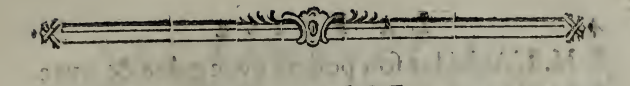
LA PRISE

DES

ANNONCIADES.

Veni, vidi, vici.
CÆSAR.

CINQUIEME ÉDITION.



LA PRISE

DES ANNONCIADES.

J'ASSISTAI hier à *une lecture.* Vous bâillez, Marquis ! un moment. Ce n'étoit pas *un auteur*, ce n'étoit pas *une tragédie.* — Qu'étoit-ce donc ? Bien pis encore en apparence, bien moins en réalité. C'étoit *un poëme épique ;* mais un poëme en qui le comique l'emportoit ſur l'héroïque, ce qui en diminuoit prodigieuſement l'ennui. — Ecoutez le récit de ma ſoirée.

La ſcène ſe paſſoit chez une Préſidente. La ſociété étoit peu nombreuſe : j'en connoiſſois tous les perſonnages, à la réſerve d'un petit homme vêtu de gris, en frac, en queue, les yeux vifs, le ton modeſte, ſouriant quelquefois, & parlant fort peu.

On ne joua point ; on cauſa. Quand le ſouper fut fini, & que chacun eut repris ſa place : — *Eh bien, M. l'Abbé,* dit la Préſidente au petit homme vêtu de gris, *m'avez-vous tenu parole ? m'avez-vous apporté votre poëme ?* — Je levai les yeux. Le mot dA'bbé me fit rire. Celui de poëme me fit peur ; mais il faut être polie. Je me réſignai à entendre M. l'Abbé.

M. L'Abbé lut ſon poëme avec grâce & avec feu. M. l'Abbé me plut beaucoup. Sans doute que je lui plus auſſi; car il conſentit à me prêter ſon manuſcrit, ſous la ſeule condition de ne pas tout copier & de ne rien faire imprimer. —Je vais, Marquis, vous en faire une eſpèce d'extrait. S'il vous amuſe un quart-d'heure, je ſerai payée du tems que j'y aurai paſſé.

Le titre du poëme eſt *La priſe des Annonciades;* le héros eſt C.....s de Lameth. La ſcène eſt dans la rue Culture Sainte-Catherine.

Il n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler de la ridicule aventure de *filles-bleues*, (c'eſt ainſi que ſe nomme vulgairement le couvent des *Annonciades.*) Le bruit s'étant répandu que l'on avoit vu un homme s'y gliſſer, ſur la brune, avec des papiers ſous le bras, la rumeur fut grande. — *Quel eſt cet homme?* — *Quels ſont ces papiers ?* — *L'Abbeſſe des Annonciades !* — *La ſœur de M. Barentin !* — *Si ſon frère étoit caché chez elle !* — *Il y eſt, le fait eſt sûr.* — On n'imagina pas même d'en douter.

Le Comité des Recherches, ce tribunal terrible, eſt convoqué. On y décide que viſite ſera faite chez les Filles-bleues, dans la nuit ſuivante. Quatre cents hommes de la Garde Nationale ſont commandés. C.....s de L....h eſt déſigné pour leur général. D'auguſte lé-

giſlateur, il conſent à devenir humble chef des Sbirres : il marche, il attaque, il eſcalade, ne trouve rien; *ſe retire en ordre ſans avoir perdu un ſeul homme*, & va reprendre ſa place à l'Aſſemblée Nationale.

Quoi, dites-vous, *on ne trouve rien!* — Pardonnez-moi. On trouve un vieux jardinier (c'étoit l'*Ariſtocrate* que l'on avoit vu entrer ſur la brune), on trouve quelques proviſions enveloppées de papier (c'étoit ce qu'on lui avoit vu rapporter). Mais le couvent eſt fouillé, les Religieuſes le ſont auſſi; quelques-unes même aſſez indécemment. — Quant à M. Barentin, on ne trouve de lui qu'un petit nombre de lettres vagues, auxquelles on ne manque pas d'attacher une grande importance. Quelques perſonnes trouvèrent le lendemain, à Charles de Lameth, l'air encore plus capable que de coutume.

Telle eſt l'hiſtoire : voici le poëme. Mon petit Abbé, qui peut-être piqué, & sûrement affligé de la deſtruction du Clergé, mêle quelquefois un peu d'amertume à ſes plaiſanteries. Vous en allez juger par ſon épitre dédicatoire.

A M. LE COMTE CHARLES DE LAMETH, ci-devant Gentilhomme d'honneur de Mgr. Comte d'Artois.

« Daignez recevoir avec bonté le timide hom- » mage de ma muſe. Vous avez, dès vos plus » jeunes ans, obtenu ceux d'un autre monde, » & méritez aujourd'hui ceux de la France en- » tière. Eſt-il un Citoyen qui n'ait vu avec ad- » miration & avec reconnoiſſance votre noble » & généreux dévouement à la choſe publi- » que, votre docilité à obéir aux moindres » ſignes des oracles que vous vous êtes choiſi » dans l'Aſſemblée Nationale, votre zele infa- » tigable à pourſuivre la réforme des abus ?

» Eh! quel autre que vous, Monſieur le » Comte, pouvoit nous les faire auſſi bien con- » noître, ces abus! Quel autre dût autant ſe » révolter en voyant votre propre famille » honteuſement comblée de grâces (1), qua- » tre régimens diſtribués entre quatre freres, » & les bienfaits du Roi ſans ceſſe appliqués à » relever votre maiſon & à aſſurer votre for- » tune? Sans doute il étoit digne de vous de » vous dénoncer vous-même, & de vous of- » frir pour exemple, afin de mieux exciter » l'indignation publique.

» Depuis long-tems, M. le Comte, votre va- » leur nous étoit connue. Elle s'étoit déployée

» avec éclat dans les champs de l'Amérique. Mais » alors vos talens n'étoient pas dans toute leur » évidence ; & les exploits de vos Généraux, » ſans effacer les vôtres, ont occupé davantage » les trompettes de la renommée.

» La Nation, pour vous bien juger, avoit » beſoin de vous voir à la tête d'une armée. » Cet heureux jour eſt arrivé, & la priſe du » couvent des Annonciades, exécutée par » vous en une ſeule nuit, pourroit être miſe » à côté de la priſe de Troye, à peine ache- » vée en dix ans, ſi vous aviez eu, comme » Achille, un Homère pour vous chanter. Je » ne ſuis, hélas ! qu'un habitué de paroiſſe ; » mais le ſujet eſt ſi beau, que je ne déſeſ- » père pas de m'élever quelquefois à ſa hau- » teur ; mon zèle m'en donne la préſomption : » & ce zèle ne peut être égalé que par le pro- » fond reſpect avec lequel je ſuis,

Monſieur le Comte,

Votre, &c.

Ne trouvez-vous pas, Marquis, qu'il y a une grande injuſtice à reprocher à MM. de L....h les grâces qu'ils ont reçus de la Cour ? Je me ſouviens qu'à votre retour de Corſe, où vous aviez eu le bras caſſé, vous obtîntes une réforme de cavalerie ; & cette grâce ne

fit crier personne. MM. de Lameth ont fait la guerre en Amérique, & l'un d'eux même y a été blessé.

Vous venez de voir la prose de mon petit Abbé; vous allez juger de ses vers.

Je chante les travaux de la Garde-Bourgeoise,
Et ceux de ce guerrier (2), Général à Pontoise,
Qui, sans cesse à nos yeux, variant ses exploits,
Sait plaire, aimer, combattre & réformer nos loix.
Lameth est son vrai nom, la France sa patrie;
Barnave son modele, & Duport son génie.
Muse, me diras-tu, quelle noble fureur,
Dans les murs de Paris réveillant la valeur,
Lui fit armer d'un fer ses mains patriotiques,
Lui fit livrer l'assaut à vingt nones pudiques,
Et rival à la fois de Minos & de Mars,
S'arracher du Sénat pour voler aux hazards?
Louis régnoit encore.....

Que dites-vous de ce début? n'a-t-il pas le défaut de dévouer, en un moment, & pour jamais, le héros du poëme au ridicule?

Barnave est son modele, & Duport son génie!

Il n'a donc pas même le mérite d'être un mauvais original! On le savoit: pourquoi le dire?

Louis régnoit encore.....

Ici l'Abbé perd un peu de vue son objet. Il veut nous conduire aux Annonciades, & il nous fait beaucoup trop longuement le

tableau de la France, au moment de la convocation des Etats-Généraux. Ce morceau lui fournit l'occaſion de placer pluſieurs portraits qui ne ſont pas ſans mérite, mais dont le genre ſérieux fait diſparate avec le ton habituel du poëme. Je ne vous en citerai que quelques vers, qui m'ont paru plus heureux que les autres.

En parlant du Roi, il dit avec autant de vérité que d'à-propos :

Prince ennemi du faſte, & Monarque honnête-homme.

Et un peu plus loin :

On eſt preſqu'étonné qu'il n'ait point de maîtreſſes.
On lui pardonneroit des vices, des baſſeſſes :
Mais ſes goûts ſimples, bons, ſont moqués, méconnus,
Et ſon peuple n'eſt pas digne de ſes vertus.

Dans le portrait de la Reine, il y a quelques détails agréables, ſans être fades :

Elle étoit à vingt ans Reine, femme & jolie :
Son goût étoit de plaire, & ſon devoir d'aimer.

L'Abbé explique que ce devoir étoit d'aimer ſon peuple, & il prouve que la Reine l'a rempli. Mais il dépeint le danger de ſa poſition, les momens d'ennui, la ſéduction à la fois, & la méchanceté des courtiſans, que la ſuppreſſion de toute étiquette a trop rapprochés de leurs maîtres ; & il parodie

des vers de la Henriade qui s'appliquent à Gabrielle d'Eſtrées.

Contre tant de dangers qu'eût pu faire Antoinette ?
Comment toujours combatre, & comment toujours fuir
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un trône & le plaiſir !

Mais ſi elle commit des imprudences, par combien de bonté, d'affabilité, de bienfaiſance, ne furent-elles pas compenſées? Qui jamais eut recours à elle, & s'en retourna mécontent? Quel malheureux eſſaya vainement d'intéreſſer ſa pitié? — Son plus grand tort fut de ne ſavoir pas refuſer,

Et ſon plus grand malheur de trouver des ingrats.
---Hélas ! je la connois : elle en feroit encore.

Ce dernier vers a du mouvement & de la ſenſibilité.

Quoi qu'il en ſoit, continue le poëte, & en donnant preſque quelque crédit à la calomnie, elle fit de ces foibleſſes même reſſortir un grand caractère;

Et la France l'a vue,
Au milieu des dangers, au comble des malheurs,
A force de courage expier ſes erreurs.

Des Rois on paſſe naturellement aux Miniſtres. Le petit Abbé en diſtingue un ſeul :

Miniſtre incorruptible,
Et plus homme de bien encor qu'homme d'Etat.

Il explique pourquoi il fut ſi ſouvent le jouet des intrigues de Cour. —

Comme il aimoit le peuple, il fut haï des Grands.
L'ennemi des abus l'étoit des courtiſans.

Il tâche de le juſtifier de pluſieurs reproches qu'il avoue n'être pas tout-à-fait ſans fondement; & il lui échappe ce vers, d'une vérité profonde :

Eh! ſans tous ſes défauts, eût-il eu ſes vertus!

Après ce tableau, après ces portraits, après ceux encore de quelques perſonnages ſur leſquels les circonſtances ont fixé l'attention générale, après une eſquiſſe du gouvernement municipal de Paris, après une définition très-plaiſante des différentes eſpèces d'*ariſtocratie*, l'auteur arrive enfin à *la priſe des Annonciades.*

Un homme hors d'haleine ſe préſente à l'hôtel-de-ville. Il raconte qu'il vient d'appercevoir *un ariſtocrate* ſe gliſſer myſtérieuſement le long des murs des *filles bleues ;* qu'il a vu ouvrir la porte, & la porte ſe refermer ſur lui. Il eſt venu le dénoncer à la nation, & il mourra content s'il a pu ſauver la nation.

Effroi des repréſentans de la Commune de Paris. — Députation au Comité des recherches de l'Aſſemblée nationale. — La

Garde nationale s'aſſemble d'un côté, & le Comité des recherches de l'autre. —

Le Berton le préſide âgé, mais verd encore,
Ce digne Magiſtrat nous rappelle Neſtor.
Ce ſont ſes yeux cavés, c'eſt ſa lente prudence,
Et dans le peu qu'il dit, ſa verbeuſe éloquence.
Même on retrouve en lui ce précieux talent
de ſoupirer ſans ceſſe & pleurer en parlant.
On voit autour de lui ce tribunal auguſte,
Ce comité fameux, redoutable, mais juſte. —
D'Eaque & Rhadamanthe, & du ſombre Minos,
Ces douze inquiſiteurs exercent les travaux.
Le ſcrutin dans leurs mains a mis l'urne fatale.
Deux à deux, pas à pas, ils entrent dans la ſalle.
A leur tête eſt Lameth, que ſes brillans deſtins
Appellent à fixer les regards des humains.
Le Berton voit en lui le chef de l'entrepriſe;
Il ſourit; & pourtant ſon cœur avec franchiſe
Reconnoît que chacun de ſes nobles rivaux
Au choix qu'il veut former auroit des droits égaux.
Roubel ſorti des monts qui couronnent l'Alſace,
Incapable de faire ou de demander grâce,
Et le moëlleux Buzot, & monſieur Salomon,
Plus ſage que le Roi dont il porte le nom,
Et le rude Glezen, & Chaſſet l'intraitable,
Qu'on a vu du Clergé l'ennemi redoutable,
Petion le ſophiſte, & Dumetz le braillard,
Le fougueux Emmery, Goupil le vieux renard;
L'Abbé Grégoire enfin, & ſa large calotte,
Tous portent ſur leur front écrit: « Nul ne s'y frotte ».

Voilà ſans contredit un vers où le miſan-

thrope se feroit récrié : voilà une chute digne de toute la cenfure.

Mais l'Abbé m'a affuré que, dans un poëme demi-burlefque, il n'y avoit pas d'inconvénient à finir une tirade pompeufe par un vers bas & trivial. Il dit que c'eft *le grand art des oppofitions.*

Vous obferverez, Marquis, que je vous ai écrit les noms tels que je les ai trouvés dans le manufcrit : mais j'y trouve en même-tems une note qui m'apprend que le procès-verbal de l'Affemblée du 20 Octobre, contient la lifte du comité des recherches.

L'Abbé a fait auffi des notes fur plufieurs Membres de ce Comité. — Sur M. Chaffet, qui a porté au Clergé le coup le plus redoutable, par la motion fur les dîmes; — Sur M. Goupil de Préfeln, qui fit une fi éloquente fortie, & une citation plus éloquente encore, le jour de la premiere infurrection du Palais-Royal; — Sur M. Buzot, & fur les grâces qu'il déploye quand il chante, c'eft-à-dire, quand il parle; — Sur M. Emmery, ci-devant juif; — & enfin fur M. de Lameth, dont il fait une apologie ironique, plus amere que la plus cruelle fatyre. Mon petit Abbé, fous prétexte de *réfuter une infâme calomnie*, raconte un projet que l'on a ofé prêter

à ſon héros, au ſujet de la Reine, dans l'horrible nuit du 5 au 6 Octobre; mais ce projet affreux ne ſouillera jamais ma plume.

Je prends la ſuite du poëme. — Ces douze Meſſieurs prennent place dans la Salle du Conſeil —.

Auſſi-tôt d'une main agile, mais diſcrete,
Monſieur le Préſident fait aller la ſonnete.
Chacun ſe tait. Meſſieurs, dit-il en ſoupirant;
Meſſieurs, je viens vous dire un ſecret affligeant;
Un quidam.... des papiers.... dans un couvent funeſte....
Je me tais; & mes pleurs vous apprendront le reſte. —
Tranſporté d'un diſcours ſi clair & ſi touchant,
Le conſeil applaudit Monſieur le Préſident.
Goupil ſe leve enſuite: — Eh quoi! dit ce grand homme,
Catilina, Meſſieurs, eſt aux portes de Rome,
Et nous délibérons! --- Ne délibérons plus,
Ne perdons pas le temps en diſcours ſuperflus,
Dit le fougueux Lameth, brandiſſant ſon épée;
Ce Barentin fût-il un Lépide, un Pompée,
Je ſuis Céſar. --- Il dit: & Monſieur Petion
Lui dit: ſoyez Céſar, moi, je ſuis Cicéron.
Terminons la ſéance, & qu'on ouvre la porte;
Que l'honorable Membre aille prendre une eſcorte;
Qu'il en ſoit général, & qu'ici vers minuit,
Barentin, mort ou vif, ſoit amené ſans bruit.
Sappons les fondemens de l'ariſtocratie,
Et puiſſe le dernier de cette race impie,
Succombant ſous l'effort d'un bras national,
Venger l'honneur bleſſé du Corps municipal!

Chaque Membre du Comité opine à son tour, & chacun dans son tour. Le discours de M. Buzot est le plus long. On finit par aller aux voix sur la motion de M. Petion, laquelle passe *à l'affirmative*. Le Président prononce le Décret, & dit ensuite :

Partez, brave Lameth. --- Soudain Lameth se leve.
Des soldats l'attendoient à la place de Greve ;
Il y court ; --- & son œil se plaît à contempler
Ces guerriers, qui, sous lui, semble prêts à voler.
Il les passe en revue. --- On voit d'abord paroître
Ceux qu'en ses cabarets la Courtille a vu naître.
Ces amis de Bacchus marchent mal alignés ;
Mais l'audace se peint sur leurs fronts bourgeonnés,
Après eux les héros du quai de la Vallée,
Et ceux des Porcherons, & ceux de la Rapée,--
Ceux que le Pont-aux-Choux dès l'enfance a nourris,
Les sages habitans de l'Isle Saint-Louis,
Et ces fiers Recruteurs du quai de la Féraille,
Dont les regards altiers demandent la bataille,
Parurent tour-à-tour aux yeux du Général. ---
Mais que dis-tu, Lameth, quand du Palais-Royal
Tu vis venir à toi la bouillante cohorte,
Pleine du même feu qui toujours te transporte ?
Ton cœur battit de joie ; &, volant dans ses bras,
Tu te crus assuré du destin des combats.

Vous souvient-il, Marquis, quand vous m'appreniez l'italien, & que nous lisions le Tasse ensemble, combien je trouvois froide & ridicule la longue énumération de toutes

les troupes que Godefroy de Bouillon paſſe en revue? Tous les grands poëtes épiques, me diſiez-vous, en uſent ainſi; Homere, Virgile,.... — Je vous prie de joindre mon Abbé à cette liſte.

Mais déjà C.....s de Lameth eſt en marche pour ſon expédition. Il a donné ſes ordres, diſtribué ſes poſtes, diſpoſé l'attaque. Il a porté l'effroi dans tout le Marais.

Oh! qui racontera d'une voix noble & digne
Tous les exploits fameux de cette nuit inſigne?
Cette nuit, où l'on vit Lameth & ſes ſoldats,
Déployant à l'envi la vigueur de leurs bras,
Et, bravant les efforts de deux vieilles Tourrieres,
D'un couvent orgueilleux renverſer les barrieres!
. . . .
Sans tambour & ſans bruit Lameth avoit marché,
Et s'étoit emparé de chaque débouché.
Auſſi-tôt par ſon ordre un long cordon ſe forme,
Et nul ne peut paſſer s'il n'eſt en uniforme. ---
Et ces modeſtes chars qui vont à pas comptés,
Et ces Whiskis volant à pas précipités,
Retenus, accrochés au milieu de la rue,
Redoublent à la fois le bruit & la cohue.
Dans tous les carrefours des poſtes ſont placés,
D'une ſecrete horreur les eſprits ſont glacés,
Et du ſage marchand le ſage domeſtique
Barricade à la hâte & comptoir & boutique;
Lameth, brillant & fier, précipite ſes pas,
Et court de rang en rang haranguer ſes ſoldats:

« Compagnons,

» Compagnons, leur dit-il, milice encore nouvelle,
» Dont mille exploits bientôt nous prouveront le zele,
» Puifqu'un choix glorieux dont je dois m'honorer,
» Pour votre Général a daigné me nommer;
» J'efpere qu'aujourd'hui nous nous ferons connoître;
» Et que nos coups d'effai vaudront des coups de maîtres;
» Singe de la Fayette, & non pas fans égal,
» Mon bras en Amérique à l'Anglais fut fatal:
» Il le fera de même au vil Ariftocrate.
» Il eft tems, mes amis, que la vengeance éclate.
» Le traître Barentin eft caché dans ces murs;
» Hâtons-nous d'en fouiller tous les réduits obfcurs.
» De l'Abbeffe, fa fœur, ne foyons point les dupes;
» Et cherchons l'ennemi jufque deffous fes jupes.
» Ce chemin fut toujours le chemin de l'honneur ».
A ces mots, que Lameth prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau fa milice enflammée,
Et sûr de la victoire, il y conduit l'armée.

Ma foi, Marquis, fi vous n'êtes pas content de la harangue du Général, vous êtes d'un goût trop difficile. Que voulez-vous donc de plus noble & de plus fier? ou s'il m'eft permis de vous le faire remarquer, connoiffez-vous rien de plus fort que le vers qui la termine? J'ai héfité fi je le copierois; mais ce qu'un Abbé a pu faire, il me femble qu'une femme peut l'écrire.

Vous allez voir une parodie de la Henriade. Vous allez voir l'Abbeffe des Annonciades transformée en Amiral de Coligny.

Je souhaite que vous en riez autant que moi. On a beau me dire de ce genre, qu'il est facile, qu'il est sans mérite: c'est un mérite que d'amuser. Et plût au ciel qu'il fût plus commun!

L'Abbesse languissoit dans les bras du repos ;
Un sommeil restaurant lui versoit ses pavots.
En attendant matines, on dit qu'un heureux songe
Berçoit son cœur trompé par un riant mensonge.
Elle voyoit son frere & lui tendoit les bras.
Le sourire à sa bouche imprimoit mille apas....
Soudain d'un gros tambour le son épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Elle entr'ouvre les yeux, & voit avec horreur
La guerre déclarée aux vierges du Seigneur.
L'astre dont le flambeau perce dans ces retraites.
Fait briller à ses yeux le fer des baïonetes.
Elle voit des soldats, le cimeterre en main,
A travers les dortoirs se frayer un chemin.
Elle entend s'écrier: « Qu'on n'épargne personne ;
» Fouillons dans chaque lit, visitons chaque none:
» L.... h ainsi le veut ». A ce nom redouté
Le zele des soldats est encore excité ;
Et tous se disposant sans autre préambule,
Vont chercher l'ennemi de cellule en cellule.
Ainsi quand par hazard une meute en défaut
Cherche un lievre perdu pour lui livrer l'assaut,
Tous les chiens à l'envi rodent, vont & reviennent ;
Dans la trace effacée ensemble ils se maintiennent,
Eventent maint sentier, parcourent maint sillon,
Et découvrent leur lievre au milieu d'un buisson.

(Le vieux Bailli de ***, Chasseur déterminé, a été transporté de cette comparaison.

C'eſt que je crois les voir, diſoit-il. *Vingt fois cela m'eſt arrivé. M. l'Abbé, je veux vous mener à la chaſſe dans ma Commanderie*).

Dans ſon lit cependant, ſans armes, ſans défenſe,
L'Abbeſſe, qui prévoit des excès de licence,
Voudroit mourir du moins comme elle avoit vécu,
Avec ſon chapelet, ſa guimpe & ſa vertu.
Au chevet de ſon lit prenant ſon reliquaire,
S'aſpergeant d'eau bénite & diſant ſon roſaire,
Elle attache en tremblant ſon corſet, ſes jupons,
Se leve à demi-morte, & s'habille à tâtons.
Déjà des aſſaillans la nombreuſe cohorte,
Du réduit qui l'enferme alloit briſer la porte.
Elle l'ouvre elle-même, & ſe montre à leurs yeux
Avec cet air poſé, ce front calme & pieux,
Telle qu'en ces débats dont elle étoit l'arbitre,
Elle venoit dicter ſes loix dans le chapitre.
A cet air vénérable, à cet étrange aſpect,
Les aſſaillans ſurpris, ſont frappés de reſpect.
Je ne ſais quelle honte a ſuſpendu leur rage;
« Mes freres, leur dit-elle, achevez votre ouvrage,
» Et de mon corps glacé profanant la pudeur,
» Malgré mes ſoixante ans, arrachez-moi l'honneur.
» Oſez, ne craignez rien, la charité pardonne....

(En vérité, Marquis, je n'écrirai jamais le vers qui ſuit. — Mais comment laiſſer une lacune dans un morceau ſi intéreſſant).

» Ma fleur eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne,
» J'euſſe aimé mieux la perdre en des momens plus
» doux; »

Ces tygres, à ces mots, tombent à ſes genoux.
L'un ſaiſi de frayeur à l'aſpect de tels charmes,
Reſte le bras tendu ſans couleur & ſans armes;
L'autre, ceignant ſon front, humilié, confus,
Cherche en vain ſon audace, & ne la trouve plus:
Et de ces inſolens cette Abbeſſe entourée,
Reſſembloit à la vierge à Lorette adorée.
Lameth qui dans la cour attendoit Barentin,
Trouve qu'on tarde trop à remplir ſon deſſein;
Et prêt à tout oſer, ſans remords, ſans ſcrupule,
De l'Abbeſſe en jurant il ouvre la cellule;
Il voit tous ſes ſoldats proſternés à ſes pieds,
Baiſſer avec reſpect leurs fronts humiliés.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inſenſible;
Lui ſeul, à la pitié toujours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Mirabeau,
S'il reſtoit en chemin dans un projet ſi beau.
Soupçonnant quelque piege, & croyant que l'Abbeſſe,
Pour déguiſer ſon frere avoit uſé d'adreſſe,
Il s'élance, & ſoudain d'un bras audacieux,
Il arrache ſon voile en détournant les yeux;
De peur que d'un coup-d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſa main & glaçât ſon courage.

En vérité, Marquis, l'envie de vous plaire, ou du moins de vous amuſer, m'a conduite à copier bien des folies. J'en ſuis un peu honteuſe; & je ne devrois pas vous avouer que ces folies m'ont fait rire aux larmes. Quelle étrange idée vous allez prendre de moi, en voyant que j'ai gliſſé légérement

ſur tous les détails qui ſont d'un genre noble, & que je ne vous ai fait grâce d'aucun de ceux qui ſont du genre poliſſon !

Après que le général Lameth & ſa troupe ſe ſont aſſurés que la ſœur n'eſt pas le frère ; après que chaque religieuſe a été inſpectée, viſitée, on trouve enfin le jardinier. Il s'étoit tapi dans ſon lit. On le ſaiſit. On l'amene mourant de peur. On l'interroge. On l'enchaîne : & le vainqueur Lameth fait ſon entrée triomphale à l'Hôtel-de-Ville, emmenant le jardinier priſonnier de guerre, de la même manière que les Généraux Romains faiſoient marcher devant eux des Rois captifs, quand ils montoient au Capitole.

L'entrée magnifique du grand Lameth m'a paru aſſez pompeuſement décrite. Cependant il m'a ſemblé, en général, que le Poëte, ſans doute fatigué, précipitoit un peu le dénouement, le bruſquoit même, & le terminoit d'une manière peu ſaillante. — L'effroi du jardinier eſt le morceau le plus ſoigné. J'ai diſtingué ces vers :

Il déguiſe ſa voix : il ſe flatte en ſecret
Qu'il pourra d'une none imiter le fauſſet :
» Vive Jéſus » ! dit-il, en cachant ſon viſage.
Mais au ſon rauque & ſourd qui dément ſon langage ;
» Vive la Nation » ! répond un Grenadier.
» Quelle eſt donc cette ſœur » ? C'étoit le jardinier.

Le lendemain matin, le Comité des Recherches fait ſon *rapport* à l'Aſſemblée Nationale. L'Avocat Chaſſet porte la parole, & finit ſon diſcours & le Poëme par ces deux mauvais vers :

A ce rapide exploit, digne des plus grands hommes,
Reconnoiſſez Lameth, & jugez qui nous ſommes.

Voilà, grâce au ciel, mon extrait fini : ne le jugez pas à la rigueur, ni le Poëme non plus. L'Abbé me paroît avoir écrit pour ſon plaiſir ; j'ai écrit pour le vôtre. J'ai voulu engager l'auteur à le faire imprimer. — *Ah !* M*adame*, m'a-t-il dit, *on ne rit plus à Paris.* — Si l'on rit encore en Suiſſe, riez, Marquis ; mais ſur-tout penſez à moi. Revenez quand vous voudrez. Ecrivez-moi quand vous pourrez, & n'oubliez jamais que je ſuis votre plus ancienne & votre meilleure amie.

NOTES.

(1) L'auteur ſe trompe. Les quatre freres ſont colonels, à la vérité ; mais ils n'ont que trois régimens. L'envie voit tout avec un microſcope.

(2) M. le C. . . . . s de Lameth a été & eſt peut-être encore Commandant de la Garde Nationale de Pontoiſe.

Réponse à l'Auteur de la prise des Annonciades.

Facit indignatio versum.

*Du Marquis de ***, à Madame la Vicomtesse de ***.*

Lauzanne, le 21 Novembre 1789.

JE suis à vos pieds, Madame. Tout Lauzanne, pâmé de rire, s'y jette avec moi. Que vous êtes aimable d'avoir pensé à un exilé ? Votre extrait a fait le bonheur de tous ceux à qui je l'ai montré. Vous êtes charmante. Votre Abbé est charmant. Son Poëme est charmant, & d'un si bon goût! Pourquoi ne m'avoir pas tout envoyé ? C'est ce que disent avec moi toutes nos Dames. L'une d'elles, qui m'entendoit lire la tirade des terreurs & de la résignation de cette bonne Abbesse, disoit tout bas à son voisin : *en vérité, ce mauvais ton-là est d'assez bonne compagnie.*

Il faut vous avouer cependant, Madame, que *la Prise des Annonciades* étoit déjà célèbre à Lauzanne, avant que vous l'y eussiez fait connoître. Mais nous n'en savions guères que le titre, &

quelques lambeaux plus propres à exciter notre curiosité, qu'à la satisfaire. Un Conseiller de la Chambre des Vacations du Parlement de Rouen, *se trouvant de loisir*, s'est arrêté quelques jours ici, en allant, je crois, comme Candide, *passer son carnaval à Venise*. Il avoit vu le Poëme encore imparfait; & lorsque l'Abbé y travailloit encore, il en avoit même retenu quelques passages, que je n'ai pas retrouvés dans notre extrait, & que l'Abbé aura sans doute supprimés. Il aura sacrifié l'un en faveur du zèle que l'Abbé Sieyes a témoigné pour défendre les dîmes du Clergé; les autres, parce qu'ils regardent des membres du Parlement; & que si le Parlement alloit renaître de sa cendre, on seroit fâché de s'être brouillé avec lui.

Je vais, Madame, transcrire à tout hasard les fragmens que nous a rapportés M. le Conseiller de Rouen. Ils sont moins gais, plus amers que le reste du Poëme; mais on y reconnoît la même verve.

Le premier est destiné à fixer l'époque où s'est passé le grand événement qui fait le sujet de l'ouvrage.

Un Robin empesé présidoit l'Assemblée;
C'étoit Monsieur Fréteau, bavard, criard, cafard;
Orateur sans talent, discourant au hasard,
Et, depuis son exil, se croyant un grand homme;

Espece de Tribun qu'on eût sifflé dans Rome ;
Plastron à quolibets, flateur de Mirabeau,
Tel fut en racourci le Conseiller Fréteau.

Je vous avoue, Madame, que j'aime ces vers. J'aime cette manière de dater *la fameuse Prise des Annonciades*. La postérité, en parlant de cet exploit, dira : *Ce fut sous la présidence de M. Fréteau*, comme les Romains disoient de la ruine de Carthage : *Ce fut sous le Consulat de Publius Cornelius Scipion*.

Vous m'avez parlé, Madame, de plusieurs portraits qui viennent après ceux du Roi, de la Reine & de M. Necker. C'est-là, sans doute, qu'étoit placé celui de l'Abbé Sieyes, cet homme à tête forte, à conceptions nettes, d'un caractere sombre & profond, qui a le premier créé & le premier méprisé l'Assemblée Nationale.

Voici ce que M. l'Abbé disoit de son confrere :

Il voit avec pitié ces petits conjurés,
Ces demi-scélérats qui l'ont choisi pour maître.
Un Marquis de la Coste, à l'œil faux, au cœur traître ;
Un petit Castellane, échappé des prisons ;
Qu'il faudroit renvoyer aux petites-maisons ;
Ce pauvre Chatenay, né pour être bon homme ;
Ce suffisant Lameth, qu'Alexandre l'on nomme ;
Enfin, son cher Mathieu, Mathieu son bien-aimé ;

Qu'au ſortir du college il avoit façonné ;
Mathieu, répétiteur de ſa leçon écrite,
Dont la mémoire ſeule a fait tout le mérite,
Et qui de ſon ſuccès eſt lui-même étonné. . . . .
Le reſte (1) ne vaut pas l'honneur d'être nommé.
Il les mépriſe trop pour daigner les conduire. . . . .

Il a paru à tous les *réfugiés*, (c'eſt ainſi qu'on appelle les François à Lauzanne) que ces divers portraits étoient forts reſſemblans.—Mais combien il nous en manque encore ! Et d'après le peu que notre Conſeiller a pu nous en dire, combien je déſire, Madame, que vous ayiez pour moi de nouvelles bontés ! — De grâce, ah ! de grâce, que j'aie le portrait, ou au moins la caricature de tous nos orateurs & légiſlateurs célèbres.

Deux ſeuls, m'a dit le Conſeiller de Rouen, ont obtenu grâce devant le petit Abbé. L'un eſt l'éloquent *Lally*, qui a conſtamment montré une âme ſupérieure à ſon talent. L'autre eſt celui que l'on ne nomme, que l'on ne nommera plus autrement que *le vertueux Mounier*. C'eſt un beau ſurnom à porter à la poſtérité, à cette poſtérité à laquelle je doute que parviennent jamais ceux qui ont eu la baſſeſſe d'applaudir à la dé-

(1) Tels ſont MM. Duc d'A.....n, Rob.....e, Curé de S...: M...u, C...n & Compagnie, &c. &c. &c.

miſſion de cet excellent citoyen ; démiſſion que leurs forfaits ſeuls lui ont arrachée , & dont tous les gens de bien ont gémi.

Parlez-moi de ceux-là , Madame , afin que j'applaudiſſe à leurs éloges : & enſuite (pour que j'applaudiſſe à leur courage) parlez - moi de celui dont il eſt dit :

Sa ſourde ambition de ſon talent diſpoſe:
Il ſe fait tout à tous , avec tous il compoſe.
C'eſt l'eſprit le plus juſte & le cœur le plus faux ;
Il a, comme Céſar , des vices ſans défauts.

Parlez-moi de ce Breton qui , ſeul , a mené l'Aſſemblée où , & comme il a voulu , & de qui l'on a dit, en l'oppoſant à un de ſes ſucceſſeurs :

S'il eſt fripon , du moins c'eſt de meilleure foi.

Parlez-moi de cet Avocat, qui parle toujours du *grand œuvre* , & qui aſſurément le cherchera long-temps ; qui avoit uſurpé tant de réputation, & qui a depuis acquis ſi légitimement tant de ridicules.

Parlez-moi de ce Prélat agioteur qui , s'il eſt ſucceſſeur des Apôtres, ne ſauroit l'être que de Saint-Mathieu le Publicain, & qui trouvant les profits de *la bourſe* plus aſſurés que ceux de ſon

Evêché, a ſi généreuſement renoncé aux biens d'Egliſe, pour lui & pour les autres.

Il me faut tous ces portraits, Madame : ceux-là, & d'autres encore, s'il en eſt qui méritent la nouvelle peine que vous pourriez prendre.— Le parallèle que vous allez lire, ſera-t-il neuf pour vous ? Je l'eſpere. Il eſt du nombre des paſſages que la prudence de votre petit Abbé a dû lui faire ſupprimer. Quoi qu'il en ſoit, le voici tel qu'on me l'a donné. Il a été d'autant plus facile à retenir, que c'eſt la parodie preſque littérale du fameux parallèle de Richelieu & de Mazarin, en Livre 7 de la Henriade.

Parmi ſes Députés la France voit aſſis
Deux fameux ſcélérats dignes des fleurs de lys.
Ils tiennent ſans pitié leur Prince en eſclavage ;
Fiers de leur inſolence, ils vantent leur courage.
Des hordes de brigands ils ont fait des ſoldats ;
On les prend pour des Rois. . . . on ne ſe trompe pas.
Ils le ſont en effet, ſans en avoir le titre ;
Des halles, des fauxbourgs l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Duport & Mirabeau, déteſtables mortels,
Ennemis acharnés du Trône & des Autels ;
Du nom de liberté colorant la licence,
Exercent ſur le peuple une affreuſe puiſſance.
Mirabeau, fier, terrible, implacable ennemi ;
Duport, ſouple, hypocrite, & tortueux ami ;
L'un marchant ſourdement, & ſe cachant dans l'ombre ;
L'autre étalant au jour tous ſes vices ſans nombre ;
Unis en apparence, en ſecret diviſés,

Tous deux haïs par-tout, & par-tout mépriſés ;
Enfin, par leurs complots & par leur tyrannie,
Funeſtes pour leur Roi, comme pour leur Patrie.

Voilà, Madame, tout ce qu'a pu nous fournir la mémoire de notre Conſeiller. Il étoit, ſans doute, dans une diſpoſition atrabilaire, quand il a vu ce charmant Poëme. J'en juge par le choix des morceaux qu'il en a retenus. — Mais que j'aime bien mieux ceux que vous m'avez envoyés ! Que j'aime les vers qui concernent la Reine ! On voit que l'Abbé ne croit à aucune des calomnies qu'on á vomies contr'elle, & que n'oſant pas encore entreprendre une juſtification qui ne feroit qu'aigrir les monſtres acharnés à la pourſuivre, il ſe contente de la rendre intéreſſante. — Que la Parodie de la Saint-Barthélemy eſt gaie ! Que l'Abbeſſe eſt plaiſante ! Que Lameth eſt ridicule ! Comme tous ces gens-là m'ont fait rire ! *car on rit encore en Suiſſe.*

Recevez encore une fois, Madame, l'hommage de ma reconnoiſſance, mêlé du regret bien ſincere que je conſerve d'être ſi loin de vous : je vous conjure de penſer quelquefois à moi. C'eſt vous inviter à *rêver à la Suiſſe.*

Adieu. — Si *le Palais-Royal* ſupprime enfin ſes infâmes liſtes de proſcriptions ; ſi l'uſage de *la lanterne* s'abolit en France, & ſi *l'auguſte*

Assemblée me laisse de quoi vivre auprès de vous, je pourrai bien finir par me consoler de n'être plus Seigneur de ma paroisse, ni coq de mon village.